

# **ATELIER D'ÉCRITURE**

## **RECUEIL des lettres de poilus**

### **écrites par les élèves de la Troisième 5**



**Un travail effectué avec Thierry Bourcy,  
auteur de la série  
« Célestin Louise, flic et soldat »**

## Sommaire :

<b>Personnage</b>	<b>Emetteur</b>	<b>Destinataire</b>	<b>Pages</b>
Jules Truffaut	Soukaïna B.	Meriem S.	2-3
Serge Duchaussoy	Sanae El J.	Adem BenS.	4-5
Auguste Marini	Sanaa K.	Hugo R.	6-7
Erwan Kervarec	Sabrina H.	Claire D.	8-9
Léon Lebourdon	Anastasie M.	Claire B. et Mélodie P.	10-11
Bertrand Tavernier	Noémie L.	Lucie H.	12-13
Anatole Ferchot	Claire B.	Mélodie P.	14-15
Ferdinand Chapuis	Anita D.	Melissa K.	16-17
Babacar Dia	Laëtitia G.	Coralie B.	18-19
Jacques Tardi	Asma F.	Kawtar B.	20-21
François Menah	Assala A.	Clavel N'D.	22-23

Ostel, le 02 Novembre 1917

Chère marraine,

Je pense souvent à vous.

Un soldat allemand a été arrêté alors qu'il se déplaçait dans le no man's land. Il n'avait pas l'air comme les autres, il avait peut-être les mêmes vêtements, les mêmes armes mais il n'était ni barbare ni violent dans ses paroles, il n'était pas comme ce qu'on m'avait décrit sur les Allemands. Il parlait comme moi, il avait une très bonne attitude, il était poli... Ce soldat s'exprimait en français, peut-être qu'il était Alsacien. Je me rends compte que tout ce qu'on raconte n'était que du bourrage de crâne.

Depuis un an, il y a de plus en plus de nouveaux bataillons étrangers. Aujourd'hui les premiers soldats américains sont arrivés. On les surnomme «Les Sammies », ils sont en uniforme vert kaki et ils ont des chapeaux à large bord. Ils sont grands et souriants.

Vous devriez voir aussi les soldats Indiens qui ont de grandes barbes, des turbans sur la tête, et un uniforme marron.

Et les Chinois, qui eux ont des chapeaux en pointe, avec un genre de chemise large et un pantalon. Leurs vêtements ne sont pas adaptés au climat. Ils ne sont équipés que de pelles car ils sont là pour faire les travaux. Ils m'ont fait pitié, ils avaient si faim et si froid. Ils venaient nous demander de quoi manger... Ils sont très bavards et ils rient souvent pour rien. Ce mélange de personnes si différentes, je n'avais jamais vu ça auparavant, c'est surprenant.

Mais vous alors, à l'arrière ? Comment ça se passe ? Qu'est-ce que les gens pensent de nous, de la guerre ? Ne croyez pas tout ce que disent les journaux...

Bien à vous.

*Jules*

Paris, le 6 Novembre 1917

Cher Jules,

Je suis si contente de recevoir votre lettre. Vous avez l'air rassuré de voir les Américains arriver. J'ai eu l'occasion d'en voir quelques-uns à Paris. Moi aussi, je les ai trouvés grands.

Mon cher mari est mort dès le début de la guerre. J'élève mes jeunes enfants seule, mes pauvres enfants vont grandir sans leur père. Gaston a besoin d'un père, ma fille Juliette ne se souviendra même plus du visage de son père.

Aujourd'hui notre belle ville de Paris se fait bombarder par les avions ennemis. J'ai peur de perdre un de mes deux enfants dans un bombardement. La vie est difficile pour vivre et manger ; il faut payer le charbon qui est trop cher. Pour survivre je me suis engagée comme ouvrière dans une usine de munitions. Il ne reste plus que des femmes, parce que les hommes sont tous partis à la guerre.

Mon cher Jules je vais vous envoyer un colis et j'espère que vous allez l'apprécier.

Je vous embrasse

*Marie*

Rancourt, le 1er décembre 1915

Ma chère Marinou,

Jamais un hiver ne m'a paru aussi froid. Ici les combats font rage, hier je suis retourné en première ligne. Une balle m'a traversé le bras. Sur le coup j'ai espéré être réformé mais ce n'était pas grave. J'ai été emmené dans une église transformée en hôpital, le docteur m'a soigné et maintenant je vais bien.

Déjà plus d'une année loin de toi. Tu me manques beaucoup, il n'y a pas une minute où je ne pense à toi. Je ne trouve plus le nombre de fois où j'ai relu tes lettres pour y trouver du soutien. C'est grâce à ta photo que je vois tes yeux et ton sourire et que je puise la force de me battre.

J'ai quand même une bonne nouvelle: je vais profiter d'une permission pour Noël du 23 au 29 décembre. J'ai eu du mal à l'obtenir : c'est grâce à ma blessure qu'on me l'a accordée.

Je t'imagine en train d'attendre l'arrivée du train, voir ton beau visage et te serrer enfin dans mes bras.

J'espère que tu m'aimes encore et que tu restes fidèle à nos sentiments. Tu sais il faudra être courageuse car si je suis ici, c'est aussi pour te défendre et défendre notre pays.

Je t'aime Marinou, je suis impatient de te revoir.

*Serge*

Blargies, le 8 décembre 1915

Mon Serge bien-aimé,

Je t'aime de plus en plus. De jour en jour tu me manques davantage.

Ta lettre me donne espoir, je suis impatiente de te voir. Tu me manques tellement !

Je suis très heureuse de cette permission. Ce seront les six jours les plus merveilleux du monde : ça va être un Noël formidable.

Tu sais, ici à la ferme Lefèvre, c'est très difficile : les vaches sont en bonne santé mais me donnent beaucoup de travail ; Marguerite a vêlé. Les poules ne pondent pas beaucoup : en ce moment le temps est humide et tu sais que les poules n'aiment pas la boue, pas plus que les hommes. Je pense que ça doit être difficile de rester toute la journée dans les tranchées !

Sinon, ton grand-père n'est pas en grande forme, il se fait vieux et sa canne n'est plus suffisante pour l'aider à marcher. J'espère qu'il sera encore avec nous à ton retour.

Quand j'ai lu que tu avais été blessé, ça m'a fait un choc. J'ai eu très peur. J'espère que tu t'es remis de cette blessure. Prends bien garde à ne pas te faire tuer ou gravement blesser : j'ai besoin de toi ici.

Je t'aime fort, je te serre dans mes bras et je t'embrasse.

*Ta Marinou qui pense à toi très fort*

Fort de la Chaume, le 2 mai 1916

Chère Josette,

Je t'écris depuis l'hôpital militaire.

Cela fait plusieurs semaines que je ne t'ai pas écrit, car pendant un combat, j'ai été touché à la jambe droite juste sous le genou, et je suis défiguré. J'ai eu de la chance de survivre.

Le 8 avril nous avons attaqué la tranchée allemande. Cet assaut a été le plus violent que j'ai connu. J'ai vu mes camarades tomber sous les balles des mitrailleuses.

Mes blessures me font souffrir, pas seulement de douleur, mais aussi parce qu'elles resteront pour toute ma vie.

Est-ce que je remarquerai un jour ? Combien de temps cela prendra-t-il ?

Tu sais, j'ai reçu un éclat d'obus et j'ai perdu mon œil gauche et la moitié de ma joue. Les médecins disent qu'ils pourront m'arranger un peu ça... Toutefois ma blessure ne peut pas être comparée à celles de mes camarades qui sont plus amochés.

Maintenant, j'ai juste peur de toi, de tes yeux quand ils me verront dans cet état...

Je le sais, je ne peux pas te donner la vie dont tu as toujours rêvé.

Si toi, Josette, tu m'abandonnes, cette blessure-là ne guérira jamais.

*Ton Auguste*

Lyon, le 13 juillet 1916

Cher Auguste,

J'ai bien reçu ta lettre.

Cela faisait tellement longtemps que je n'avais pas eu de nouvelles de toi. Ces nouvelles sont terribles et j'ai été très bouleversée.

Tu te poses beaucoup de questions. Moi aussi. J'ai vu revenir un soldat dans la même situation que toi. On m'a dit qu'il devait rester au lit. Je t'imagine ainsi, je ne sais pas si je peux vivre avec un infirme. Je compatis, je suis triste pour toi. Comment allons-nous faire si tu ne peux plus travailler ? Nous n'aurons plus d'argent, plus rien. Je ne sais pas si je vais partir ou rester. Je suis très perturbée.

A l'hôtel mon patron m'a fait des avances, je n'ai pas encore cédé. Je pense qu'il faudra en parler à ton retour.

*Josette*



Souain-Perthes-lès-Hurlus, en Champagne, le 28 novembre 1915

Ma chère Marie,

Je veux tout d'abord te dire que toi et notre fille Jeanne me manquez énormément. C'est grâce à vous et à l'amour que je vous porte que je puise le courage et la force de faire face à toutes ces horreurs.

Hier, les officiers nous ont fait monter à l'assaut. Ceux-ci sont certes fréquents mais j'ai toujours cette boule au ventre avant d'y aller. Je ne m'y suis toujours pas habitué. Je suis terrifié, je pense à ce que Jeanne et toi feriez s'il m'arrivait malheur. Mes camarades tombent devant moi les uns après les autres, certains agonisent, et moi je me trouve là, au milieu de cette boucherie, impuissant et figé. Je sens tout à coup mes jambes trembler. Un obus a éclaté et je me suis fait éjecter par le souffle. Soudain plus rien. Le trou noir.

Je me suis réveillé à l'hôpital, mon voisin m'a dit que cela fait déjà deux jours que je suis là, mais ne t'inquiète pas je n'ai rien de grave, seulement quelques égratignures.

Nous ne mangeons pas à notre faim. Demain, retour au front. La pluie tombe, je serai trempé jusqu'aux os, frigorifié, je m'enfoncerai dans la boue, je serai sale.

En première ligne s'offre à moi une horrible scène sur le no man's land : il y a des corps sans vie, ils sont laissés à l'abandon, l'odeur est atroce, horrible, insupportable. Ils pourrissent dans les barbelés.

Depuis que je suis là je pensais avoir tout vu, tout vécu, tout entendu mais chaque jour apporte son lot de nouvelles souffrances. Viennent s'ajouter à cette misère les rats, ces sales vermines répugnantes porteuses de maladies. Je voudrais aussi, si tu le peux, que tu m'envoies un colis avec quelques produits tels que du savon, de l'eau de Cologne, du savon à barbe, un nouveau rasoir et un blaireau ; car j'ai perdu le mien ou peut être que l'on me l'a volé lors de mon petit séjour à l'hôpital. Si tu pouvais ajouter à cela ma tarte préférée, celle aux pommes, ça serait merveilleux. Ça apporterait un peu de joie et de bonheur dans mon quotidien.

Bisous, je vous aime.

*Erwan*

Brest, le 6 Décembre 1915

Mon cher Erwan,

J'ai bien reçu ta lettre et cela me fait très plaisir d'avoir de tes nouvelles ; mais je suis très inquiète pour toi. Toi aussi tu nous manques beaucoup. C'est grâce à mon métier d'institutrice et à notre fille que j'ai la force de tenir et que je suis patiente. J'ai compris ta demande et je vais t'envoyer ton colis avec tout ce dont tu as besoin, tu peux compter sur moi. J'ai trouvé un petit nécessaire de rasage très utile et pratique que je te ferai aussi parvenir.

J'en profite pour te donner des nouvelles de Jeanne : elle va très bien et elle pense souvent à toi. Le soir avant de s'endormir, elle me demande où tu es. Hier, elle t'a dessiné avec ton uniforme de soldat et plusieurs de tes amis. Tu lui manques beaucoup.

J'espère que tu es remis de ton séjour à l'hôpital et que tu vas mieux. Dans les journaux, j'ai pu lire que tout allait bien mais je sais qu'en réalité c'est tout le contraire: la boue, les rats, la faim, les cadavres...

J'ai trouvé un poste d'enseignante dans une petite école communale à Quimper donc je serai obligée d'y aller avec le vélo que tu m'avais réparé avant de partir et je t'en remercie. Je vois beaucoup de familles qui ont perdu un proche et surtout leur mari. Je suis très inquiète pour toi, j'ai très peur de te perdre et de ne jamais te revoir. Cette idée est insupportable.

J'attends de tes nouvelles très prochainement et j'espère te revoir bientôt. Tu nous manques énormément.

Nous t'embrassons très fort,

*Marie*

A Cappy, le 10 juillet 1916

Ma femme chérie,

Au repos, je viens d'assister à une pièce de théâtre dans le petit village de Cappy. Cette pièce de théâtre était très drôle. Elle mettait en scène des soldats français et les Boches. Les Boches avaient pris en otage une très belle femme. Pierre, un de mes amis, était fou de l'actrice. Il est même parti lui récolter des fleurs après le spectacle ! Enfin, bref. Donc, dans la pièce, les soldats français sont partis sauver la femme. Ils finissent ensuite par emprisonner les Boches et l'actrice embrasse tous les soldats français qui l'ont libérée. On a fini ensuite par chanter la Marseillaise tous ensemble.

Ce fut un très bon moment.

Pour faire passer le temps, il m'arrive de jouer aux cartes. Mon jeu préféré est la belotte... Serge, un de mes amis, a un accordéon donc il m'arrive de l'accompagner au chant ou bien il m'arrive aussi de fabriquer des objets à l'aide de cuivre d'obus. Je fais tout ça avec mes camarades Georges, Serge et Pierre.

En troisième ligne nous sommes loin du danger on peut se reposer. J'en profite parce que je vais bientôt retourner en première ligne. Je redoute ce moment car le cuisinier nous a parlé d'un assaut et j'ai peur qu'il ne m'arrive quelque chose.

Je pense tout le temps à toi et Annabelle, j'espère que vous allez bien. Fais lui de gros bisous de la part de son papa.

*Léon, ton mari qui t'aime !*

Paris, 17 Juillet 1916

Mon cher Léon,

Je suis heureuse de te savoir vivant et que tu passes du bon temps en deuxième ligne.

Ne t'inquiètes pas pour Annabelle et moi, nous arrivons à vivre malgré le manque de nourriture et la distance qui nous sépare.

La cordonnerie tourne à plein régime : j'ai toujours du travail et j'ai même été obligé d'embaucher Constance, la fille des Chapuis. Elle a 14 ans mais elle fait preuve d'une grande maturité et elle s'entend bien avec Annabelle qui la considère comme une grande sœur. Même Annabelle essaye de m'aider à la boutique après l'école. Elle n'arrête pas de me parler de toi, de me demander de tes nouvelles. Elle a fait plusieurs dessins de la vieille maison que nous voulions acheter ; elle les a mis dans une boîte : elle te les donnera à ta prochaine permission.

Tu racontes que tu as vu une pièce de théâtre, je ne savais pas qu'il existait des distractions pour vous. Cette pièce est drôle, dis-tu, mais pour nous, elle reflète aussi nos vies quotidiennes, celle de cette pauvre femme qui doit obéir aux Boches. Mais heureusement pour elle, l'histoire se finit bien, contrairement à certaines d'entre nous.

Annabelle et moi avons hâte de te revoir. Si seulement tu pouvais avoir une vraie permission plutôt que ces jours de repos à jouer aux cartes !

Je pense à toi mon Léon. Prends soin de toi et ne vas pas te faire tuer.

Clothilde

Blérancourt, le 17 juin 1917

Ma Chère Camille,

Je veux te revoir, je t'aime tellement, la vie sans toi est un enfer.  
J'aimerais tellement avoir une permission pour t'embrasser.

J'ai lu les nouvelles qui sont diffusées et je suis scandalisé de ce que racontent les journaux. J'ai vu dans le journal « L'Intransigeant » que la vie était facile et agréable dans les tranchées mais je peux t'assurer que c'est faux, Camille.

Ils n'ont qu'à venir faire un tour par ici, ils verront !!!!

La vie dans les tranchées est très difficile, invivable même : on dort par terre, pendant la nuit, les rats grignotent notre pain, ils nous empêchent de dormir car ils nous courent dessus et ils nous mordent. Nous sommes obligés d'accrocher notre nourriture au plafond des abris. Nous ne mangeons pas beaucoup et souvent la nourriture est pleine de la boue des tranchées. Il y a de quoi se rebeller !!!

Plusieurs de mes camarades ont chanté la chanson de Craonne. Un d'entre eux a été désigné. Ce camarade a refusé de dénoncer ceux qui lui avaient appris les paroles de la chanson, il a été fusillé pour l'exemple. Une mutinerie s'est déclarée sur le chemin des Dames. Nos deux camarades Gavant et Gauthier ont été constatés absents, ils ont déserté et ils ne se sont présentés à la gendarmerie que trois jours plus tard. Eux aussi ont été fusillés.

Je t'embrasse très fort

A très bientôt, je l'espère.

*Bertrand*

Paris, le 22 juin 1917

Mon cher Bertrand,

J'ai reçu ta lettre. Je me rends compte moi aussi que les journaux nous mentent depuis le début. Je suis indignée de ce qu'ils écrivent dans le « Petit Parisien » : que les obus allemands ne sont pas si méchants qu'ils ont l'air.

A Paris la situation se dégrade de jour en jour. Des femmes travaillent dans les usines et les hommes trop vieux pour faire la guerre travaillent aussi dans les fabriques. Pour se nourrir, elles et leur famille, des femmes cherchent de la nourriture dans les poubelles de la ville et les ruelles. Quand cette guerre va-t-elle se terminer ?

As-tu des nouvelles de mon frère François ou de ton frère Jean ? Cela fait un mois qu'ils n'ont pas écrit. Je m'inquiète pour eux. Ma mère pleure toutes les larmes de son corps. Elle reste enfermée chez elle dans le noir, toutes les fenêtres et volets fermés. Que se passe-t-il vraiment sur le front ?

Je veux te revoir. Je vois tous les jours des soldats en permission, quand en auras-tu une ? Ne te rebelle pas, j'ai entendu dire que les soldats qui se mutinent sont exécutés. Reviens-moi sain et sauf de cette guerre.

Je t'aime de tout mon cœur.

*Camille*

Aisne, Fismes, Dimanche 15 Avril 1917

Ma chère Jeanne,

Je me suis abrité entre deux bombardements pour t'écrire peut être ma dernière lettre.

Comme tu le sais, je suis trop vieux pour les combats, on m'a donc chargé d'être territorial, je m'occupe de ramasser les cadavres dans le no man's land. Mais la situation a changé : trop d'hommes sont morts, donc on m'a incorporé au cinquième régiment d'infanterie. Je n'ai jamais utilisé de baïonnette : elle me paraît bien encombrante. Cette Rosalie est très difficile à manier.

La guerre est un véritable enfer, je ne te le cache pas : les bombardements sont continuels; toutes les tranchées s'effondrent et c'est insoutenable. Nous montons ce soir en première ligne et je sais pas comment ça va se passer, c'est épouvantable.... Enfin, espérons quand même. L'infirmité me fait plus peur que la mort. J'ai peur que tu ne m'acceptes plus si je perds un bras ou une jambe et je ne pourrais plus travailler aux champs.

Le merveilleux paysage qui devait nous entourer est complètement détruit : les villages entiers ont été ravagés par des obus. Il y a une forte odeur de cadavre qui sort des décombres. J'ai très peur : mon ami Yves s'est fait tuer par un éclat d'obus qui l'a coupé en deux. Et dire que ce matin encore, nous étions en train de rire et jouer à la belote ensemble.

Les repas sont ignobles : c'est froid et pâteux. Que deviendrions-nous sans vos colis ? Les courriers arrivent avec beaucoup de retard. L'estafette vient d'apporter les ordres pour l'assaut. J'essaie de penser à autre chose en buvant l'alcool qu'ils nous distribuent. Mais je ne cesse de penser à toi, à nos pauvres enfants. Je sais que Pierre vient d'avoir 18 ans. A-t-il été mobilisé ? Espérons qu'il se retrouve dans une région assez calme et où les batailles se font rares... mais je me demande pourquoi nos enfants doivent se joindre à cette guerre à laquelle personne n'a demandé de participer. Je pense à Gustave et Violette qui risquent de ne plus avoir ni de frère, ni de père et qui sont obligés de t'aider à la ferme Michot.

Quand tout ça sera fini, tu mettras les enfants dans une bonne école pour qu'ils puissent avoir une meilleure vie que moi en espérant qu'ils se souviennent de leur père.

Adieu, je vous embrasse fort.

*Anatole*

Sainte-Mère l'Église, le 23 avril 1917

Mon cher mari,

Ici nous avons bien peu de nouvelles du front, en dehors des journaux qui essayent de nous rassurer.

Notre fils Pierre a été mobilisé et va partir le 1<sup>er</sup> juillet te rejoindre sur le front ; j'ai peur de ce qu'il peut vous arriver, que vous ne soyez plus de ce monde. Cela fait si longtemps que tu es parti. Je me demande dans combien de temps tu auras ta prochaine permission, j'espère que tu en auras une pour la moisson comme les années précédentes.

Chaque jour, lorsque nous voyons passer le maire, qui pour nous est le messenger de la mort, je prie pour qu'il ne s'arrête pas chez nous.

Ici le travail ne manque pas, je dois m'occuper chaque jour de nos enfants, Gustave a maintenant douze ans et Violette en a six. Je suis toujours à la ferme Michot car le père Michot est aussi parti se battre. Je travaille énormément, tu sais bien qu'ils ont de nombreuses bêtes : vaches, poules et moutons.

J'ai économisé le peu d'argent que j'avais pour t'envoyer un petit colis où il y aura de la nourriture. Nous sommes peu nourris mais nous mettons tous la main à la tâche.

Te rappelles-tu mon amie Marie-Madeleine ? Hier, elle a appris le décès de son mari, Robert. Je me rappelle que vous étiez de très bons amis. Je sais que ce que tu endures est terrible, d'après ce que dit ta dernière lettre datant du 15 avril et je n'ose pas imaginer les horreurs que tu vois et subis. Je suis navrée pour ton ami Yves, sa mort a dû te dévaster, c'était un très bon ami pour toi et le voir mourir a dû être la pire chose qui te soit arrivé. J'espère qu'un jour tu pourras effacer cette vision de ta mémoire.

Ces villages que tu as dû voir, ressemblaient sûrement au nôtre qui en ce moment est si joliment fleuri. J'espère qu'un jour les maisons seront reconstruites et fleuries comme elles devaient l'être autrefois.

J'espère de toutes mes forces que cette guerre qui nous sépare et où tu risques ta vie chaque jour va cesser. Que tu deviennes infirme ou non, cela ne changera rien pour nous. Pour ce que je ressens pour toi. Je t'aimerai quoi qu'il t'arrive et j'ai pris l'habitude de travailler seule à la ferme avec Gustave, et même Violette qui, du haut de ses six ans, m'aide énormément. Donc ne t'inquiète pas pour ça et essaie de survivre. Je suis sûre que tu le peux. Notre amour surmontera tous les dangers, rien ne pourra changer cela, car je t'aime, tu m'aimes et nous nous aimons.

*Ta chère Jeanne, qui t'embrasse fort.*



Bois le Prêtre, 5 juillet 1915

Ma chère Marie,

J'espère que vous allez bien, toi et les enfants, qu'ils sont sages, qu'Irène t'aide un peu à la ferme. Je me demande si les travaux dans les champs avancent, si l'épeautre pousse comme il faut, s'il est temps de moissonner les blés, si les animaux vont bien et si les veaux qui sont nés cet hiver grandissent. J'espère qu'il fait beau, qu'il ne pleut pas trop.

Ici, les champs sont bombardés, il y a de la ferraille et des trous d'obus partout. Tout est détruit, c'est triste de voir tous les jours un paysage ravagé ; sans parler des cadavres bouffés par les corbeaux.

Le 26 juin, en Argonne, les Allemands ont gagné beaucoup de terrain et ont pris Fontaine-aux-Charmes. Il faisait terriblement chaud et le combat était très difficile. Il y a eu beaucoup de morts et parmi eux ce pauvre Louis Ferrant. Il s'est pris une balle dans la tête car il était coincé dans les barbelés. Il n'arrivait pas à s'en sortir et il est mort sur place. Je suis sûr que sa femme est désespérée, qu'il lui faut du soutien et un peu d'aide surtout pour les enfants. Julien est assez grand pour s'occuper de ses deux sœurs mais il faudra quelqu'un pour faucher les blés.

J'espère que je vais avoir une permission avant Noël pour vous embrasser et vous tenir dans mes bras.

Je t'embrasse et j'attends de vos nouvelles.

*Ton cher Ferdinand.*

Channat-la-Mouteyre, le 25 Juillet 1915

Mon cher Ferdinand,

Nous allons bien, ne t'inquiète pas pour les enfants surtout. Ils grandissent vite. La petite commence à m'aider : elle va chercher les œufs, elle nourrit les animaux tous les matins. Elle s'occupe de son frère, quand je suis dans les champs. Le petit demande chaque jour quand est-ce qu'il te reverra.

Les animaux sont en bonne santé, nos vaches n'ont pas été malades, et la Rose et la deuxième vache ont vêlé. Les deux veaux se portent bien, on s'occupe bien d'eux.

Les travaux de la ferme avancent plutôt bien. Comme c'est la saison d'été, il fait bon temps mais il y a trop de travail pour une femme seule. J'ai du mal à m'occuper de la ferme et de nos enfants en même temps. Cependant j'avance comme je peux, dans l'espoir que tu reviendras. Les blés ont bien poussé ; dans deux semaines, ça va être le temps de moissonner. Les vieux du village m'aideront.

Pour Julie, la veuve de Louis Ferrant, ne t'inquiète pas, bien sûr que j'irai la voir et lui apporter mon aide. Elle en aura besoin !

J'espère aussi que tu seras bientôt à nos côtés. Tu nous manques beaucoup, nous pensons à toi et nous t'embrassons.

Pour ne pas me sentir toute seule, je regarde ta photo tous les soirs.

*Ta Marie*

Verdun, le 25 Février 1916

Chers Parents,

Depuis mon départ au front à Verdun le 18 Février, ma vie a brutalement changé. J'ai rencontré des choses qui m'étaient totalement inconnues... Je me bats contre le froid, seul, avec force et courage car la chaleur du pays me manque. Ici la nourriture est pitoyable.

Nos repas sont composés d'une soupe et d'un morceau de pain, que le cuisinier nous fait parvenir jusqu'aux tranchées. Par moments nous avons dans notre nourriture des cailloux avec un petit goût de terre.

Il y a quelques jours, le 21 Février, à l'aube, tout était tranquille sur le front de Verdun et soudain à 7h15, un obus a déchiré le calme du petit jour, puis deux, puis dix, puis cent... Ça n'a pas cessé pendant deux longues heures. Toutes les trois secondes un obus tombait et détruisait plusieurs vies. Le sol n'est plus qu'un tapis de cadavres, de sang, de chairs déchiquetées...

Il n'y a pas de mot pour décrire cet enfer. Ici à Verdun, chaque jour, nous nous soutenons, nous ne baissons en aucun cas les bras, nous devons rester forts et courageux.

J'espère que pour vous tout va bien. Que vous êtes en bonne santé. Malgré toute cette peur que je vis, je pense très fort à vous chaque jour, chaque nuit. Grâce à vous je me bats avec courage.

Je vous aime de tout mon cœur.

Mille baisers.

*Babacar*

Port-Louis, le 28 mars

Cher Fils,

Depuis ton départ le 18 Février, la maison est vide : tu nous manques terriblement. Tu es très courageux pour aller combattre car la vie là-bas est très difficile et monstrueuse. On prie pour toi chaque nuit pour que tu nous reviennes sain et sauf. Nous aimerions tant que tu sois là pour partager nos festins : le mafé ; le yassa au poulet, le thiep bou dien, et aussi la gelée de bissap. Tout le monde attend ton retour avec impatience. Tes frères et tes neveux me demandent chaque jour si nous avons reçu une lettre de ta part, tu leur manques tant. Depuis que nous avons reçu ta lettre nous allons beaucoup mieux. Ton père me demande aussi de tes nouvelles, tu lui manques énormément. Les jours passés sans toi sont difficiles. Nous espérons te revoir bientôt à nos côtés, pour nous raconter toutes ces choses qui nous sont totalement inconnues.

Nous t'embrassons

Mille baisers

Nous t'aimons de tout notre cœur.

*Ta Maman*

Vacherauville (près de Verdun), le 26 février 1916

Cher confrère,

Je vous envoie cette lettre pour vous exprimer à quel point la médecine au front est difficile. Je suis installé dans une église aménagée en hôpital de campagne. Le tri se fait dehors sur le parvis. C'est le moment que je déteste le plus car je dois choisir les personnes que je vais sauver et beaucoup meurent devant mes yeux. Ces temps-ci, j'ai une vingtaine de blessés par jour, ce qui est énorme pour moi et une seule infirmière à mes côtés. Les blessés, qui ont été choisis en fonction de la gravité de leurs blessures, rentrent à l'intérieur et attendent que je finisse d'opérer les patients précédents.

Ma salle d'opération est dans le chœur de l'église, entourée de draps blancs. Ils ne m'empêchent pas d'entendre les blessés agonisants qui me déconcentrent. Hier, j'ai eu un blessé éviscéré qui faisait une hémorragie: ses boyaux sortaient de son ventre. Il y avait un autre blessé qui avait tout le visage brûlé ; celui-ci criait de souffrance. Je lui ai mis un cataplasme mais cela n'a fait qu'empirer les choses ; il avait encore plus mal. Après lui, j'ai eu un soldat dont l'avant-bras avait été déchiqueté par une balle. J'ai donc pratiqué une amputation en saucisson pour arrêter l'hémorragie. Ce que nous avons appris à la faculté de médecine n'a rien à voir avec les blessures du front.

Comment vas-tu ? Catherine et les enfants vont-ils bien ? Ils me manquent tellement.

Mon cher ami, j'espère avoir une permission pour venir vous voir.

A bientôt.

*Jacques Tardi*

Bordeaux, le 3 mars 1916

Cher Jacques,

J'espère que tu vas bien et que la fatigue ne t'empêche pas de sauver des vies. De notre côté tout va bien. Catherine et tes enfants supportent bien la situation.

Je vois bien qu'être chirurgien au front est bien difficile car les cas de soldats les moins blessés que vous nous envoyez montrent bien la difficulté de les soigner en si peu de temps. Nous savons que les conditions d'asepsie dans lesquelles vous opérez ne sont pas optimales. Or la façon dont les chirurgiens au front pratiquent les amputations pose de graves problèmes de cicatrisation. En effet cette amputation rapide sauve certes des vies mais celle-ci laisse des traces qu'on ne peut cacher avec les prothèses. Alors vous devriez pratiquer l'amputation en pain de sucre pour que nous puissions poser les prothèses aux soldats et qu'ils aient un aspect plus soigné. C'est terrible à dire mais, grâce à la guerre, la médecine évolue très vite. Ce qui nous aide beaucoup. Nous avons la radiologie qui nous donne de précieux renseignements sur le type de fracture et surtout sur la position des fragments osseux et le nombre des esquilles. De plus elle permet les contrôles jusqu'à la guérison.

Cher confrère, j'aimerais vous revoir à Paris pour que nous puissions parler de l'évolution de la médecine et de la difficulté d'adapter au front les gestes appris dans les livres.

A très bientôt, mon cher ami.

Pierre Morat

Contalmaison, le 25 avril 1915

Mon cher frère,

Je suis encore vivant et en bonne santé, alors que beaucoup de mes camarades sont tombés morts ou blessés ou souffrent mille tourments : liquides enflammés, gaz lacrymogènes, gaz suffocants, asphyxiants et beaucoup d'attaques.

Mais tout cela est normal ? C'est la guerre !

Ce qui m'inquiète le plus, c'est l'état de santé de ma femme Séverine et de mes deux chères filles Thérèse et Marie. Elles n'ont que cinq et sept ans ! Je n'arrive même pas à imaginer comment les traitent les Boches et aussi notre ferme et le village entier. Il y a des rumeurs qui circulent que l'arrière occupé par les ennemis subit des assassinats, des viols, des pillages.

J'espère que toi tu vas bien. Si tu as des nouvelles de la famille envoie-les-moi le plus vite possible. Mais en ce qui me concerne, je préfère ne pas en parler. Tu dois subir les mêmes conditions. La guerre a changé ma vie. J'avais l'habitude de travailler, de faire pousser le blé, d'admirer les belles fleurs et de prendre soin des animaux dans ma ferme, avec ma femme et mes deux filles. Mais maintenant on me donne des outils monstrueux : des mitrailleuses et pistolets. Leur seule fonction est de tuer les gens. Je faisais tout ce qui donnait la vie et rendait la nature plus vivante ; mais maintenant je ne fais que détruire les choses les plus belles dans la vie.

Je t'embrasse. Réponds-moi le plus vite possible.

A bientôt

*François*

Suippes, le 5 avril 1915

Cher François,

Mon frère, je t'écris aujourd'hui, car je suis en repos dans un petit village. Je suis encore vivant et en bonne santé, pas même blessé alors que mes camarades sont tombés face aux Allemands. Mais ce n'est pas les balles Boches ni leur panoplie d'armes qui me font le plus peur. Non, ce qui me fait le plus peur, c'est ce qui peut se passer pour nos femmes qui sont aux mains des Boches.

J'ai appris que les civils n'ont pas eu le temps de fuir Quesnoy-sur-Dreûle avant l'arrivée des Allemands. Si seulement nous n'étions pas déjà partis faire nos classes ? Tu aurais pu mettre Séverine, Thérèse et Marie à l'abri chez la cousine Antoinette à Abbeville. Mais la Croix-Rouge a pu faire évacuer les deux petites.

J'ai appris grâce à un camarade que les Boches faisaient travailler les femmes et les personnes âgées de force dans les champs pour nourrir les soldats allemands. Séverine doit sûrement y travailler. Quel crève-cœur ! J'espère que cette lettre te trouvera en bonne santé.

Je t'embrasse très fort

*Gaston*



